

—Derrière ces volumes...Tomes IV et V...

—Tome IV et V...Bien !

—Tu trouveras un atlas... reliure de cuir, fatiguée... Tu le prendras...il doit y avoir d'autres livres à côté, contenant aussi des billets de la Banque...Mais je n'en suis pas sûr...Ne perds pas de temps à chercher ailleurs. L'atlas, l'atlas seul, tu entends ? L'atlas ! Tu le videras de tous les billets qu'il contient, et, si tu n'as pas le temps, tu le glisseras sous ton châle après avoir remis à leur place les volumes dérangés... C'est compris !

Immuable et dans sa pose pétrifiée, la pauvre fille ne répondait pas ; mais tout son visage, comme convulsé par une souffrance intérieure, exprimait une lutte de conscience, une douleur poignante. C'était comme l'insurrection inévitable de la personnalité même se débattant contre l'obsession de ces ordres, absolument comme l'être humain endormi se débat contre les tentations mauvaises de certains rêves. Il y avait, chez Lucie, une dualité de personne en quelque sorte : l'honnête fille révoltée et l'hypnotisée domptée par Mornas.

Lui lisait clairement toute cette lutte cachée sur cette pâle et mince figure anémiée, aux paupières baissées sous les cheveux blonds un peu emmêlés.

Alors il saisit de nouveau les mains de Lucie, et, de sa voix cuivrée, presque menaçante :

—Tu feras cela, tu entends, tu le feras !

Elle ne répondit rien, mais un frisson comparable à une secousse électrique, lui courut par tout le corps, et sa pauvre figure attristée prit l'expression douloureuse d'un visage de martyr.

—Je le veux ! ajouta fermement Mornas. Je le veux ! Comprends-tu bien ? Je le veux ! Il le faut !

Il ajouta, —car il faut donner des raisons honnêtes à ces êtres, même ainsi captés, pour les faire agir :

—Cet argent, que tu prendras là, a été dérobé par cet homme. Ce n'est pas un vol que tu vas faire ; ce sera une restitution.

Après une minute de silence, si profond qu'il entendait battre comme dans une crise de palpitations, le cœur de Lucie, il dit encore :

—Tu le feras ?

—Oui ! répondit enfin Lucie.

—Tu le feras, malgré les hésitations possibles, malgré les obstacles ?

—Oui ! dit-elle encore.

—Et cela fait, tu me rapporteras à moi, chez moi, l'atlas ou les billets de l'atlas ?

—Chez vous ?

—Rue Racine, le soir même !

—Oui ! répéta Lucie.

Et, chose étrange, maintenant, à chacun de ces *oui*, la voix était résolue, comme si la force de lutter eût brusquement fait place, en elle, à l'âpre volonté d'obéir.

Alors, tout d'un coup, il l'éveilla retrouvant, après la minute de surprise et de trouble, le sourire doux sur les lèvres de Lucie, et la tendresse profonde dans ses beaux yeux bleus, très calmes. Et, sans que la malheureuse et charmante fille eût la moindre conscience, le moindre souvenir de l'ordre que lui avait dicté Mornas, et auquel, à l'heure voulue, demain, elle allait obéir, elle se mit à parler à Jean de leurs projets, de leur avenir, de cette vie cachée qu'ils s'étaient faite, de leur chaste roman ignoré, de cette tristesse lointaine et atténuée qui, grâce à lui, était devenue pour elle du bonheur.

Le paralytique ne pouvait ni voir ni entendre Lucie dérangeant les livres. Il ne s'apercevait de la disparition de ses valeurs que plus tard, en supposant qu'il vécût encore quelque temps. Mais alors, qui accuser ?

Lui, Jean ? Quelle folie ! Et d'ailleurs, M. de la Berthière, même en soupçonnant le jeune homme, se tairait, fût-ce par égoïsme, par prudence, puisque Jean travaillait avec lui à crocheter la renommée littéraire.

Est-ce Lucie qu'on accuserait ? Mais M. de la Berthière ne

la connaissait pas, ne saurait point son nom, et Jean Mornas, si le vieillard lui en parlait répondrait d'elle comme de lui-même.

Oui, certainement, mathématiquement, le projet allait réussir ! Oui, Jean Mornas serait riche ! Oui, le mandarin allait céder une part de sa fortune à cet aventurier qui s'imposait par le droit de la hardiesse, comme le pirate malais par le droit du kriss et du couteau. Oui, la vie de Jean allait changer et celle de Lucie. Et le bonheur était là, avec la jeunesse et l'amour ! Jeunesse pauvre, amour étouffé jusqu'alors. Mais quelle revanche aussi, demain !... Vivre ! Enfin, il allait vivre !

Et Mornas aspirait déjà le fumet de la table offerte à ses dents longues, et à son âpre appétit d'affamé et de mangeur !

Bien avant l'heure où Lucie devait prendre le train de Versailles, Mornas était assis dans la grande salle de la gare Saint-Lazare sur un des bancs qui font face au guichet où l'on distribue les billets.

Il regardait machinalement devant lui ces rares arrivants dont les pas retentissaient sur l'asphalte de la salle d'attente et qui, dans la lumière grise tombant d'en haut, par les verrières, s'acheminaient vers les barrières vides. Toute cette salle si bruyante et si gaie aux jours d'été, à pareille heure, avait, dans l'atmosphère humide, sentant la neige fondue, une tristesse morne. Les toits des maisons apparaissaient au loin, par les grandes fenêtres, comme un lugubre décor gris, relevé de blanc. Des affiches des derniers mois montraient ironiquement leurs noms de plages à la mode, lugubres comme des feux d'artifice éteints. Auprès de Jean Mornas, des espèces de rôdeurs aux pantalons boueux, sommeillaient à demi dans l'air relativement chaud de la grande salle. " Plus pauvres encore que lui, ces misérables hères ! " Et, — un frisson intérieur semblait lui courir dans les veines, — plus honnêtes, peut-être ! " " Ils ne songeaient pas à dépouiller le mandarin, ces pauvres diables ! Ils trouvaient là un abri contre le froid, le dénûment, ils cuvaient leur misère ! "

Jean les examinait. Pas un n'avait une figure de révolté. On pouvait donc se résigner à vivre ainsi ?

—Bah ! c'est l'abrutissement du besoin ! Et puis, moi, j'ai d'autres appétits parce que j'ai d'autres facultés. A chacun selon ses désirs ! C'est bien le moins !...

Et il se mit à penser à Lucie. Elle ne venait pas. Jean regardait le cadran de l'horloge. Une heure moins trois minutes. Les aiguilles avançaient sans doute, mais enfin, maintenant...

—Elle devrait être ici !

Si elle ne venait pas ?

Si la révolte intime, la tempête de la conscience, avait été plus forte que la suggestion ? Si le libre arbitre avait chassé l'obsession comme un mauvais rêve ? Si... Mais Jean Mornas, qui doutait, devenu subitement anxieux, ne douta plus et laissa un cri monter à ses lèvres lorsque, au bout des marches qui mènent au dehors, il aperçut, raide, marchant comme une statue, très droite et hagarde, Lucie qui, sans hésiter, s'avancait vers le guichet où, en lettres blanches, sur un tableau bleu, se lisait le nom de *Versailles*.

—Elle était venue ! se dit Mornas, qu'une émotion singulière saisissait maintenant à la gorge.

Il eût presque souhaité, en ce moment, qu'elle eût résisté. Il entrevit brusquement quelque catastrophe. Une crainte maintenant l'étreignait et pendant que Lucie s'approchait du guichet et demandait son ticket, — il la voyait de dos et elle gardait une raideur automatique, — il se demandait s'il n'aurait pas l'arrêter au passage, l'empêcher d'accomplir ce qu'il lui avait ordonné... Puis il eut honte de sa terreur. Était-ce donc pour reculer qu'il avait posé ce problème à la destinée ? Au moment où il pouvait gagner la partie, allait-il repousser l'échiquier ?... Non. Le sort en était jeté !... Et tant pis pour le mandarin qui se trouvait sur son passage !...

Lucie s'était retournée. Elle glissait roidement le petit morceau de carton entre son gant et la paume de sa main gauche, et de ce même pas quasi-mécanique de tout à l'heure,